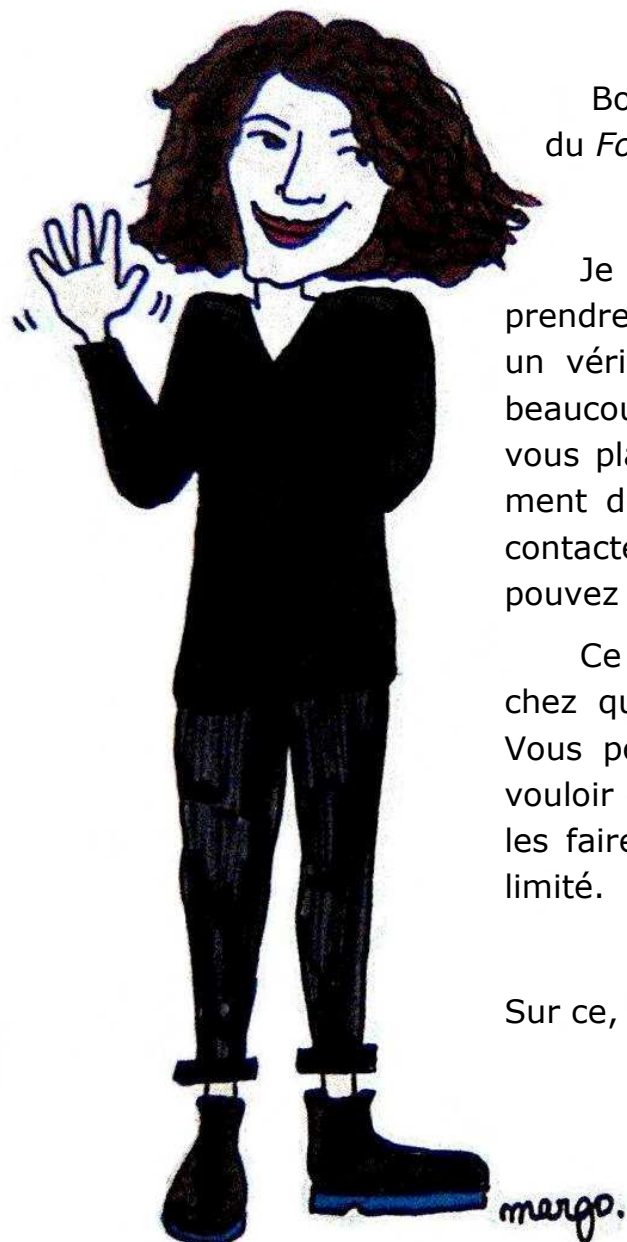


THE FOOL ON THE HILL



Décembre 2016

Édito



Bonjour à tous et bienvenue dans ce premier numéro du *Fool on the Hill*, journal des lycéens et des prépas !

Je voulais vous dire que je suis très heureuse de reprendre le journal cette année ! Ce premier numéro a été un véritable défi car malheureusement je n'ai pas reçu beaucoup d'articles. Un peu tardif, j'espère toutefois qu'il vous plaira ! Si vous avez envie de m'envoyer prochainement des articles, illustrations ou autres n'hésitez pas à contacter le journal. Le sujet des articles est libre et vous pouvez en écrire quand bon vous semble.

Ce premier numéro est gratuit. Pour les nouveaux, sachez que ce n'était pas le cas les années précédentes. Vous pouvez vous servir, mais je vous prierais de bien vouloir en prendre soin ; c'est à dire ne pas les gaspiller et les faire circuler entre vous car le nombre de tirages est limité.

Sur ce, je vous souhaite une agréable lecture,

Margo Beffa

Sommaire

5	<i>Worst Joke Ever</i>	- Juliette -
8	<i>Pereira prétend...prétend Pereira</i>	-Ysé Sarazin
10	<i>Coup de Gueule</i>	- Mathilde de Woillemont -
12	<i>L'abstention peut-elle être un choix en démocratie ?</i>	- Paloma Péligny -
14	<i>Trois pelés et un tondu</i>	- Mathilde de Woillemont -
15	<i>Number 5, la naissance d'un Mythe</i>	- Estelle Komaniecki -
17	<i>4 retraitées, 3 chaises et une bouteille de vodka</i>	- Pauline Lebrun -
19	<i>Chronique d'un concert de sept étés</i>	- Stefano Escudier -
21	<i>La sélection de la future employée de musée</i>	- Mathilde de Woillemont -

Worst Joke Ever

Qui ne s'est pas réveillé mercredi 8 novembre en se disant : « Mais c'est une blague ! » ? Qui n'a pas ruminé toute la journée les mêmes phrases d'indignation mais surtout d'incompréhension ? On se souvient tous de l'arrivée à la tête de la plus grande puissance mondiale du candidat républicain Donald Trump lors des élections américaines de 2016 alors que bon nombre d'arguments n'étaient pas en sa faveur.

Cette campagne électorale a été énormément médiatisée, ce qui semble logique étant donné l'importance des États-Unis dans le Monde et l'impact que n'importe quelle décision peut avoir sur nous tous. Finalement, que savons-nous vraiment des projets des deux principaux candidats, et du déroulement des élections en Amérique ?

Hillary Clinton a, certes, été accusée de « magouilles politiques » par le FBI, comme la plupart des hommes politiques, mais ce qu'elle proposait était tout de même moins radical que son adversaire. Influencée par Bernie Sanders, concurrent à la primaire démocrate, Clinton envisageait un programme très progressiste, allant même au-delà des propositions de l'ancien président Barack Obama. Ainsi, elle entendait principalement faciliter les droits des familles avec

la mise en place de bourses et d'aides en cas de problème de santé, assurance pour la petite enfance... Elle souhaitait aussi réformer la finance en disant que « la finance (Wall Street) doit travailler pour le peuple (Main Street) », diminuer drastiquement les frais d'inscription à l'université voire la rendre gratuite, fixer le salaire minimum (actuellement de 7,25 dollars par heure) à 12 dollars par heure, lutter contre le réchauffement climatique en réduisant les émissions de gaz à effet de serre dans la lignée d'Obama et enfin faciliter l'intégration des immigrés, désirant supprimer la période d'attente de 3 à 10 ans imposée à une personne qui a résidé illégalement aux États-Unis avant son possible retour par des voies légales.

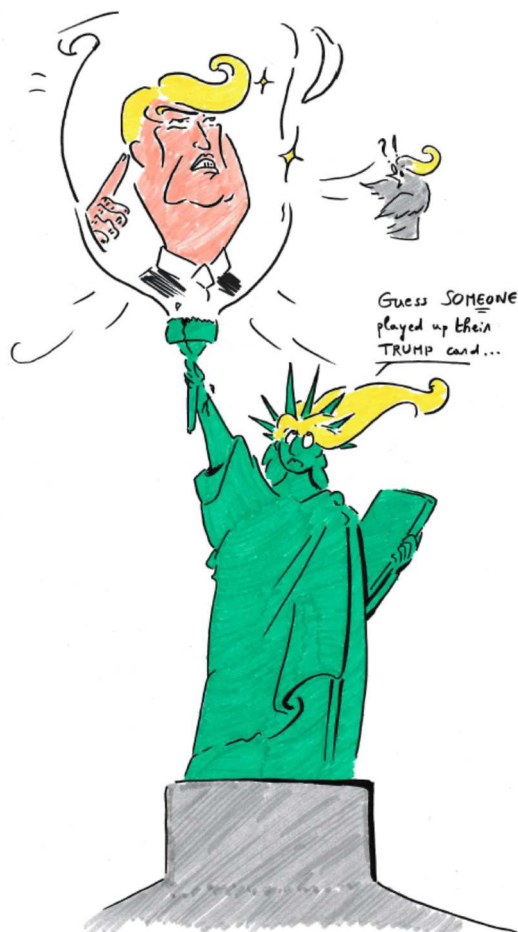
Pour ce qui est de Trump, c'est très simple. Vous prenez tout ce que Obama a apporté aux États-Unis pendant ses 8 ans de mandat et vous appuyez sur la touche « Reset ». Certains propos tenus par le candidat peuvent en effet être choquants par leur inquiétante cruauté ou par une impression de manque de réflexion quant à leurs conséquences

Le président prévoit quelques abominations comme ce mur de 1600 kms à la frontière avec le Mexique qu'il voudrait que les Mexicains eux-mêmes

financent pour les empêcher d'apporter « violence, drogue et viol » aux États-Unis. Pas besoin d'autres acteurs pour cela, il suffit de s'attarder légèrement sur le cas du dirigeant du pays et de découvrir que, oh surprise, une dizaine de femmes ont déjà porté plainte contre lui suite à des agressions sexuelles ou tentatives d'attouchement. De plus, le slogan de Trump suffit à nous effrayer : « Make America Great Again ». Ainsi, prévoit-il d'expulser plus de 2 millions de migrants et « d'annuler les visas de pays étrangers qui ne les reprendront pas », de revenir sur le droit du sol et d'imposer une peine de prison fédérale de deux ans minimum à tous les immigrants clandestins expulsés qui reviendraient aux États-Unis. Au niveau de l'économie, l'isolationnisme et le protectionnisme sont prônés toujours plus haut : Trump accuse la Chine d'être responsable de la moitié du déficit commercial des États-Unis et est donc prêt à accuser officiellement Pékin de manipulation des taux de change.

Oh j'allais oublier le petit bonus dans la rubrique « horreur » au niveau de la sécurité : pour lutter contre le terrorisme, Trump propose bien-sûr d'autoriser la torture, de tuer les familles (**innocentes**) des terroristes dans le but de dissuader les candidats au djihad et de renforcer le contrôle aux frontières pour suspendre « l'immigration de régions enclines au terrorisme » (on s' imagine très bien la petite idée simpliste qui a dû se former dans le cerveau bien camouflé du nouveau président : si les gens doivent fuir des situations de conflits, de guerres, de famine et de violences extrêmes, c'est leur problème tant que ça ne m'atteint pas).

Si les membres de l'OTAN ne payent pas plus pour assurer leur propre sécurité, Trump menace de sortir les États-Unis de l'organisation (ce qui aurait incontestablement d'importantes répercussions). Le dirigeant entend aussi « mettre KO » l'organisation État islamique suite à une coopération avec la Russie (n'oublions pas Poutine tout de même !) et n'hésite pas à évoquer une « guerre classique, mais aussi une guerre sur internet, une guerre financière et une guerre idéologique ». Suis-je la seule à me rendre compte qu'il suffit d'un petit « clic » pour que la bombe nucléaire soit envoyée et qu'il ne reste plus grand chose de nous, du monde, de tout ? Je ne pense pas mais il semblerait que ce ne soit pas le cas de 59 937 338 personnes...



Paradoxalement, si le président affirme que les armes à feu sont « un droit donné à Dieu à l'autodéfense » (ce qui légalise le fait de tuer), il s'oppose totalement à l'avortement en assurant que l'embryon a « un droit fondamental à la vie qui ne peut être enfreint ». À l'en croire, on ne peut pas choisir de ne pas donner naissance à un enfant qui ne pourrait grandir dans de bonnes conditions tant qu'il est encore temps mais on peut tout-à-fait utiliser une arme à feu ou tuer des familles entières. À noter tout de même, Donald Trump aurait doucement susurré à propos des femmes : « Il faut les traiter comme de la merde ». Cette séduisante et caressante considération pour le genre féminin ne peut que nous amener, au mieux, à avoir les poils qui se hérissent, au pire, à vomir du Trump. Pourtant, au vu du nombre de voix qu'il a totalisées, plusieurs femmes ont dû passer outre ces quelques inepties parmi tant d'autres.

Inutile d'ajouter que notre cher président travaillera dès que possible à l'abolition de la loi « Obamacare » sur l'assurance maladie ni qu'il mettra fin à toute lutte contre le réchauffement climatique qui, d'après lui « a été créé par la Chine pour rendre l'industrie américaine non compétitive ».

La majorité de ces sympathiques petites citations sont issues des discours du président mais aussi en grande partie de son compte Twitter, où il ne fait qu'enchaîner insanités sur insanités, lui valant d'être bloqué par le réseau lui-même. Ainsi, les résultats sont angoissants, mais ils sont d'autant plus révoltants lorsque l'on apprend que le nombre de votes pour Hillary Clinton

était supérieur de près de 200 000 personnes à ceux pour son adversaire...

Quelle explication à cela ?

Les citoyens américains élisent leur président au suffrage universel indirect. Le 8 novembre, les électeurs ont voté dans chaque État pour choisir leurs grands électeurs, au nombre de 538. Chacun des 50 États américains possède un nombre de grands électeurs qui varie en fonction de la population qui l'habite. Pour être élu, Trump a dû obtenir l'assentiment d'au moins 270 grands électeurs (exactement 278).

Le fonctionnement électoral américain détient encore quelques subtilités, comme le « *winner takes all* », consistant à considérer que si un candidat a reçu la majorité des voix des grands électeurs d'un État donné, il a finalement recueilli la totalité de ces voix. D'où l'importance pour les candidats d'être soutenus par les États comportant le plus de grands électeurs (soit la Californie ou la Floride par exemple). Bien que les *swing states* (états dont le vote républicain ou démocrate est facilement prévisible) semblaient favorables à une victoire d'Hillary Clinton, c'est finalement le candidat républicain qui l'a emporté. Le 12 décembre, les grands électeurs voteront. Or, ce vote n'aura sûrement pas de réel impact par rapport aux élections du 8 novembre car très peu sont ceux qui « retournent leur veste ». Il ne nous reste plus qu'à attendre le 20 janvier 2017 et l'investiture du président Donald Trump pour voir ce qu'il est ou non capable de faire. Toutes ces informations font du régime démocratique américain un régime... pas très démocratique...

Bien entendu nous ne savons pas ce que Trump sera réellement en mesure de faire et de nombreux points de son programme apparaissent comme étant de moins en moins envisageables. Néanmoins, le simple fait d'oser promouvoir ces idéaux finalement suivis par la population américaine semble effrayant, ou du moins peut nous amener à nous interroger sur l'avenir de l'humanité.

Quoi qu'il en soit jeunes étudiants, si vous êtes majeurs ou le deviendrez bientôt, c'est à nous de voter en mai 2017 et à nous de ne pas nous tromper car si ce qu'il se passe aux États-Unis semble pour l'instant ne pas trop nous toucher, cela ne saurait tarder. Ne pas voter serait amplifier les risques d'un mauvais tournant pour notre avenir. Nous sommes ceux qui doivent dès aujourd'hui penser au monde de demain : évitons une blague de mauvais goût semblable à celle des Américains et réfléchissons avant d'agir.

Juliette

Pereira prétend

...

prétend Pereira

Antonio Tabucchi (1943-2012) est un des grands écrivains italiens de la seconde moitié du 20^e siècle, mais son œuvre demeure encore peu connue du grand public. Passionné de littérature portugaise, il traduisit en italien l'immense poète portugais Fernando Pessoa auquel il consacra des essais et des conférences. Ce philologue parlait aussi très bien français et publia de nombreux textes dans *La Nouvelle Revue Française* ou dans *Le Monde*.

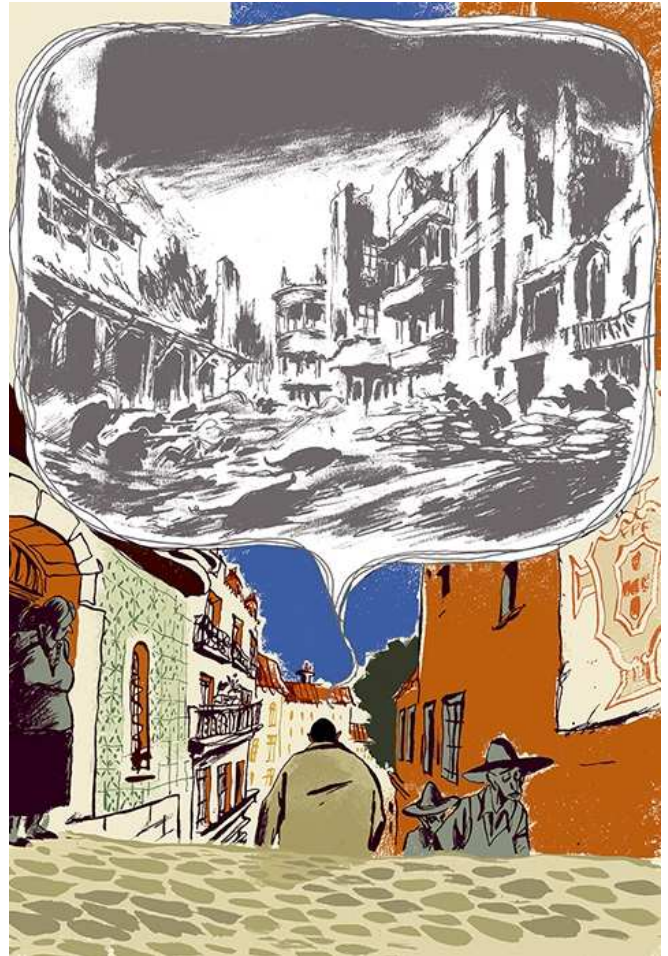
En 1994, A. Tabucchi écrivit *Pereira prétend* (*Sostiene Pereira* en italien, titre original). Ce court roman - 210 pages dans l'édition *Folio* - raconte comment un homme, sans idée politique particulièrement tranchée se retourne contre le pouvoir autoritaire de son pays. Comment un individu neutre en temps démocratique prend conscience de la liberté dont il jouissait avant la dictature. Ce récit est aussi celui de la résistance au salazarisme, régime autoritaire portugais si peu connu par rapport au fascisme italien, au nazisme, au régime soviétique ou encore à la dictature franquiste. Le *doutor* Pereira est un simple journaliste pour un "journal de l'après-midi" : le *Lisboa*. Ce journal comme tous les autres est soumis à la censure et cultive une certaine sympathie pour le régime de Salazar. L'action se déploie en 1938 et semble consignée comme un rapport de police avec l'anaphore éponyme : Pereira prétend. Il n'est pas un chapitre de ce livre qui n'ait son "Pereira prétend".

Les sentiments éprouvés à l'égard du personnage central sont à l'image de sa conversion résistante : au début du récit, nous n'éprouvons aucune sympathie particulière pour lui. Seulement un peu d'empathie pour ce gros bonhomme qui a de la

peine à gravir les collines lisboètes et qui affronte sa concierge quelque peu collaborationniste.

Dans la première partie du livre, Pereira affronte ou du moins n'acquiesce ni à l'idéologie des salazaristes ni à celle de l'opposition. Cependant, lorsqu'il rencontre un résistant qui cherche du travail, il lui confie les articles de nécrologie des écrivains encore vivants, mais qui ne sauraient l'être plus longtemps. Ce jeune homme, Monteiro Rossi, s'attaque dans ses articles aux penchants fascistes des auteurs, rendant toute publication de la page culturelle du journal impossible. Pereira s'attache au jeune résistant et commence alors une transformation à la fois physique et "psychique". Au fur et à mesure du texte, la sympathie envers Pereira remplace l'empathie, le soutien prend la place de la pitié.

Planche de la bande dessinée adaptée du roman
Pereira prétend par Pierre-Henry Gomont, parue
chez Sarbacane en 2016



L'auteur écrit avec légèreté et pour ceux qui ont visité Lisbonne, ils y retrouveront l'âme de cette ville si agréable où le vent marin adoucit la peine du promeneur qui arpente les collines lusitaniennes sous le soleil ibérique. Ce roman m'a touchée et est indissociable de mon séjour à Lisbonne. Il m'a aussi marquée, parce que l'auteur ne condamne pas ceux qui restent passifs face au totalitarisme, sans chercher non plus à leur donner des raisons. Il montre l'un des processus qui mènent à la résistance et comment, par une suite d'événements fortuits, une vie peut être bouleversée. Comment par des temps troubles, les Hommes sont amenés à certes choisir un "camp", mais surtout à l'assumer. Les premiers mots du roman sont "Pereira prétend", ce qui veut dire qu'en fait, le sujet agit. Cependant, les derniers sont "prétend Pereira" : le verbe est premier, l'action précède le sujet, il ne s'agit plus de faire, mais d'assumer le fait.

Ysé Sarazin

Coup de Gueule

Chaque jour je vois un grand nombre de demi-pensionnaires nourrir les poubelles de la cantine à foison. Entrée, plat, dessert et pain sont leur repas quotidien. Je ne crois pas qu'elles en aient tant besoin. Chaque seconde, je sais que 38 kilos de nourriture sont jetés en France et 282 kilos en Europe. Chaque année, je lis qu'1/3 de la production alimentaire mondiale est gaspillée alors qu'elle peut encore être consommée. Est-ce normal ? Est-ce imaginable ? Est-ce tolérable ?

C'est pourtant l'incontestable et indéniable vérité.

Pourquoi gâchons-nous ?

Les causes sont multiples : sociologiques, car la mutation de nos modes et rythmes de vie, de notre structure familiale, nous rend plus pressés et moins attentifs ; culturelles, car notre perception de la nourriture n'est plus concrète ; mauvaise gestion et conservation des aliments, car nous surévaluons nos besoins, achetons du superflu en raison de campagnes promotionnelles, confondons DLC et DLUO ...

À qui la faute ?

Industrie agro-alimentaire, restauration, ménages: tout le monde a sa part du gâteau. Si nous sommes tous victimes du gaspillage alimentaire, nous en sommes aussi tous responsables. Production, transformation, distribution, restauration et consommation : le gaspillage est présent à toutes les étapes de la chaîne, du champ à l'assiette. Parce qu'ils sont abîmés, parce que leur date limite est dépassée, parce qu'ils sont achetés en trop grande quantité ou oubliés, nombre de produits sont jetés. Mais ne parlons-nous pas aux personnes âgées qui sont ridées, à celles ne corres-

pondant pas à nos critères de beauté? Il en va de même pour l'alimentation. Ne nous arrêtons pas aux apparences.

C'est si grave que ça ?

Malheureusement oui. En vérité je vous le dis, nous nous devons de lutter contre ce fléau moral, social, économique et environnemental. Le gaspillage alimentaire est un scandale éthique qui ne peut laisser indifférent au niveau international et surtout à l'échelle des pays riches : 1/3 de la production mondiale d'aliments jetée alors qu'une personne sur six souffre de la faim ? 20 kilos de nourriture jetés par français et par an alors que plus de trois millions d'entre nous ont recours à une aide alimentaire ? Un enfant qui meurt de faim toutes les six secondes dans le monde ? Et toi, que je vois jeter le contenu de ton assiette que tu n'as même pas touché, le ferais-tu si un enfant mourait de faim à tes pieds ? Il suffit de comparer ce chiffre à celui du nombre de kilos gâchés par les français ou les européens chaque seconde pour immédiatement prendre conscience de l'absurdité de notre système de production, nous incitant à produire toujours plus pour satisfaire des besoins infondés et toujours croissants. Mais c'est également un problème économique et social car le gaspillage a un coût. Jeter des billets de banque par la fenêtre ne vous viendrait pas à l'esprit ? À moi non plus, mais c'est pourtant ce que faisons chaque jour en jetant de la nourriture. Enfin, l'impact environnemental est impressionnant : gaspillage d'eau, pollution des milieux naturels et destruction des écosystèmes, perte d'énergie et augmentation des gaz à effet de serre : le yaourt qui régale nos poubelles a parcouru 9 000 kilomètres !

Mais alors que faire ?

Voilà enfin la vraie, la seule et l'unique question à nous poser ! La réponse tient trois mots : changer, éduquer, réduire. Il s'agit de modifier notre manière de penser et de consommer afin de réduire nos déchets. Maintenant nous devons nous-mêmes prendre cette décision, effectuer des achats raisonnés et responsables, changer nos habitudes au quotidien.

Commençons par exemple par ne pas prendre de viande au self tous les midis si c'est pour ne même pas la toucher et qu'elle finisse intacte dans les poubelles toujours trop pleines de la cantine. D'autant plus qu'avant d'être un steak, ce que nous jetons était un bœuf, un mammifère de chair et d'os comme vous et moi qui a été tué sans aucune forme de procès et ce, uniquement pour satisfaire notre palais.

En résumé, voici ma méthode **A.C.T.** à appliquer à chaque déjeuner !

A comme Anticiper

1. Est-ce que j'ai faim, très faim, ou pas du tout ?

Cette étape est très importante car nous prenons souvent beaucoup plus que ce que nous pouvons réellement manger, il faut donc prévoir son appétit pour éviter d'avoir des restes.

2. Est-ce que je vais tout manger ?

Pas la peine de prendre une part de tarte pour ne manger que la croûte !

3. Ai-je vraiment besoin d'un pain ?

Stop à la petitpainlâtrie et à la mieolâtrie ! Je ne mange pas trois pains à la place du contenu de mon assiette, et quand je prends un pain, je ne mange pas que la mie !

C comme Choisir

1. J'aime ? Je n'aime pas ?

Les choux de Bruxelles, c'est pas mon truc ... Alors je n'en prends pas !

Le steak de la cantine, je le connais, il est trop cuit ... Alors je m'en passe !

T comme Terminer

1. Je n'ai plus très faim ...

Mais il me reste une bouchée, alors on ouvre le bec et on prend une cuillère pour maman, une cuillère pour papa et ça y est, mon assiette est vidée !

2. Finalement, pas envie de pomme ...

Hop ! Dans mon sac, mon goûter est prêt !

Mathilde de Woillemont

Si ce problème vous touche aussi, n'hésitez pas à mettre un mot dans le casier des TLES pour me contacter et essayer de trouver d'autres solutions avec moi !

L'abstention peut-elle être un choix en démocratie ?

A six mois de l'élection présidentielle, après celle des Etats-Unis qui a fait beaucoup parler d'elle, avec des revendications d'une VIème République, la démocratie est secouée par de nombreux débats. Les extrêmes montent dans les sondages, le taux d'abstention progresse et les manifestations se terminent par de violents affrontements. Le problème de la représentativité des hommes et femmes politiques, qui se manifeste par un vote, non par choix, mais pour "éliminer" un candidat, remet une nouvelle fois en cause notre système politique. La situation est-elle donc si désespérée?

Evidemment, il faut voter. Solon, suivi de Périclès et Aristote, a fondé la démocratie, le Tiers-Etat s'est battu pour l'obtenir et a fait de la France la première vraie démocratie du monde. Le vote, c'est le plus grand droit du citoyen, quand il n'est pas un devoir.

Mais comment exprimer ses opinions si aucun candidat ne porte ses aspirations ? Comment montrer son mécontentement, voire son désengagement face au système ? Est-il possible de rénover le système par le biais du système ? Devons-nous observer au fur et à mesure des élections la montée des taux d'abstention et attendre que le fossé se creuse entre le peuple et la classe politique ?

Pourquoi certains font-ils le choix de l'abstention ? Il existe plusieurs solutions pour montrer son mécontentement de façon démocratique : les manifestations, l'expression dans les médias et les réseaux sociaux, et bien sûr, le vote blanc. Or, bien que l'on connaisse la proportion de bulletins blancs lors d'une élection, ceux-ci ne sont pas comptabilisés dans les résultats. Et ce n'est qu'une fois que les votes blancs constitueraient la majorité des votes que l'élection serait renouvelée ! En 2012, si l'on avait réellement pris en compte le vote blanc, François Hollande aurait obtenu 48,69% des voix au second tour, et le "candidat blanc" 5,8%, avec 2,1 millions d'électeurs. Il en est de même pour Jacques Chirac qui, en 1995, aurait été élu à 49,5% des voix face à Lionel Jospin¹. Mais même ces chiffres sont inexacts, puisque les bulletins blancs et nuls sont aujourd'hui confondus.

Ainsi, beaucoup de ceux qui sont insatisfaits de l'offre politique se tournent vers l'abstentionnisme. On entend par "beaucoup" 19,6% au second tour de la présidentielle en 2012 et 41,5% au second tour des régionales en 2015², en majorité les jeunes, de 18 à 34 ans³. Mais on ne sait pas ce qui les unit, car ils n'expriment rien, sauf l'idée peut-être, d'un refus ou d'un abandon. S'abstenir, c'est dire "non". Non à quoi? Au choix proposé ? Au système? Au vote? Ou cela illustre-t-il un simple désintéressement, un détachement de la vie politique ? Mais si l'on créait un parti des abstentionnistes, réunis avec ceux qui votent blanc, iraient-ils voter pour autant ? Probablement non, car on ignore s'ils seraient suffisamment mobilisés pour aller jusqu'à exprimer leur mécontentement. L'existence d'un parti abstentionniste serait justifiée pour prendre en compte le vote blanc et aurait donc pour principe de ne rien proposer, juste de représenter réellement les mécontents mobilisés.

Mais que faire de ceux qui ne se donneraient même pas la peine de se déplacer ? Cette partie de la population a probablement perdu foi en notre système. Quelle est l'ampleur de cette rupture ? Quel est le souhait de cette population : l'anarchie, l'antisystème ?

Près de 40% des Français souhaitent élire un candidat "antisystème" en 2017⁴. Mais sait-on réellement définir l'"antisystème" ? Aujourd'hui, une partie des Français se montre de plus en plus méfiante vis à vis de notre société, perçue comme contrôlée par une élite qui se sert elle-même avant de servir les intérêts du pays. Notre fonctionnement démocratique leur paraît bloqué, et les dirigeants incompetents. La question serait donc de savoir quel est ce candidat, et si l'on peut considérer qu'il est effectivement un représentant de l'antisystème, ce qui reste encore à démontrer.

Peut-on défendre le choix de ne pas voter ? Oui on peut, l'existence de cet article en est la preuve car pouvoir poser cette question, c'est entretenir la démocratie.

La situation n'est pas si désespérée ! La forte mobilisation pour les primaires de la droite montre bien l'intérêt des Français pour le choix de nos gouvernants. La démocratie a juste besoin de redonner confiance et offrir un souffle nouveau qui sera bien plus puissant. Pour cela, il faut changer l'état d'esprit des Français, apprendre aux futures générations à développer leur esprit critique, à écouter et à se faire écouter. Mais aujourd'hui, le rassemblement des Français est la priorité. Déjà, à petite échelle, un début de démocratie participative se met en place, et, sait-on jamais, la représentation du vote blanc pourrait être proposée aux prochaines élections.

Faites vous entendre, même silencieusement, écoutez, réagissez ou écrivez.

"La liberté de la presse ne s'use que lorsque l'on ne s'en sert pas ..." Il en est de même pour la démocratie.

Paloma Péligny

¹ Jonathan Bouchet-Petersen, « Un vote blanc à 2 147 173 bulletins », *Libération*, 7 mai 2012 (consulté le 3 décembre 2016)

² Résultats officiels des élections régionales 2015 et des élections présidentielles 2012

³ Sondage Ipsos-Sopra Steria

⁴ Enquête d'opinion réalisée par l'institut YouGov

Trois pelés et un tondu

Le mardi 22 novembre, à 18h30, nous n'étions que 10 à peupler la Salle des Conférences. La moyenne d'âge ? 70 ans. Vous imaginez ma tête quand j'entre dans ce gouffre sombre, silencieux et désert. Je ne vous fais pas de tableau, car je ne suis pas l'héroïne de la soirée. Le héros est un homme. Je connaissais à peine son nom, mais je l'ai rencontré lors de cette conférence. Je l'ai rencontré lui, sa vie et son œuvre. Je crois que je l'ai tout de suite aimé. Je comprends donc la colère de ceux qui me l'ont présenté, leur déception d'avoir une salle vide en face d'eux. À qui la faute ? Mon but n'est pas de trouver un coupable (mais les absents ont toujours tort!). Au contraire, je veux vous faire partager la joie de ma rencontre : ce soir-là fut mon premier rendez-vous avec Jorge Semprún.

Jorge Semprún (1923-2011) était écrivain, scénariste, homme politique, espagnol mais a rédigé l'essentiel de son œuvre littéraire en français. Je vous dirai les grandes lignes de cette conférence à la fois vivante et intéressante. Elle portait sur deux adaptations théâtrales de son œuvre et en particulier du Grand Voyage. C'est de cet ouvrage dont je vais vous toucher quelques mots. Ce livre raconte l'expérience concentrationnaire de Jorge Semprún qui fut résistant. Mais ce récit ne porte pas sur sa vie dans le camp, il porte sur la mémoire, sur le travail de mémoire. Il raconte, par exemple, que lors de sa libération, Semprún s'est rendu dans la maison d'une allemande pour avoir une vue d'ensemble du camp. Il s'avérerait que la maison en question n'existe pas. Cet épisode résume toute l'idée de l'auteur : en comprenant que la maison n'est pas réelle, c'est le livre qu'on comprend. La maison est en réalité le point de vue du lecteur : il n'a pas besoin d'entrer dans le camp pour le connaître : rester à la fenêtre suffit. Il ne s'agit de l'avoir vécu mais d'en garder la mémoire.

Ainsi, toute l'œuvre de Semprún est une réponse à ces questions : de quoi se souvient-on ? A-t-on vécu tout ce dont on se souvient ? Se souvient-on de tout ce qu'on a vécu ? Le Grand Voyage est un témoignage mais l'auteur lui-même nous indique qu'il l'adapte, que sa mémoire le transforme, le faisant palimpseste. Sans aucune prétention savoir ce qu'il a vécu, cela nous permet de nous en approprier la mémoire afin de ne pas oublier que cela est déjà arrivé.

Cela donne tout son sens à cette phrase de l'auteur : « en avançant dans la vie, on s'éloigne de la mort ». En effet, c'est par la vie elle-même, par notre expérience, notre capacité à connaître, à comprendre et accepter ce qui n'est pas nous, que nous pouvons éloigner la mort de notre vie.

Je ne suis pas encore assez familière avec Jorge Semprún pour vous en dire davantage, mais je peux vous assurer que peu de rencontres furent aussi intenses que celle-ci dans ma vie. Je suis en ce moment sur ses traces : j'ai commencé son Grand Voyage, et pour l'instant, la route est belle, le paysage saisissant et les minutes pleines.

Mathilde de Woillemont

Number 5, la naissance d'un Mythe

Chanel N°5, c'est certainement le parfum qui illustre mieux l'indémoudable. Depuis 1921, ce parfum dénote par son originalité, sa singularité, et toute son histoire qui l'entoure.

Toute création a son histoire, Chanel n° 5, résulte d'une volonté de Gabrielle Chanel à changer le quotidien des femmes, de bouger les codes traditionnels. Mais une création c'est aussi un vécu, c'est surtout la personnalité de Coco Chanel qui se dégage à travers ce parfum.

Gabrielle Chanel passa son enfance à l'abbaye d'Aubazine. C'est dans cet univers monacale qu'elle puisa son goût pour la simplicité et le noir et blanc, si caractéristiques du style de « mademoiselle ». Coco Chanel est l'une des rares personnalités à être devenue légende de son vivant. André Malraux dit même que de ce siècle trois noms resteront : « De Gaulle, Picasso et Chanel ».

Elle fait donc appel à Ernest Beaux, parfumeur à la cour des Tsar pour élaborer un « parfum de femme à odeur de femme ».

A cette époque les femmes n'ont à leur disposition que des parfums qui se ressemblent tous les uns les autres. Loin des appellations pompeuses, des flacons burlesques et des senteurs florales et poudrées, Chanel N°5, dénote par son extrême sobriété et sa senteur plus que jamais singulière. Pour la première fois, une couturière bouscule le monde fermé des parfumeurs en créant sa propre fragrance qui ne ressemble à aucune autre. N°5 bouleverse les codes de la parfumerie de l'époque, qui n'utilise que les

soliflores tels que le mimosa, le lilas, la rose et la violette. Beaux alla chercher pour elle son inspiration au-delà du cercle polaire, et lui composa un bouquet de plus de 80 senteurs tels que de la rose de mai, le vétiver d'Haïti, le bois de santal, l'Ylang-Ylang, la fleur d'orange, l'essence de néroli, et la fève tonka du Brésil. C'est cette richesse florale étourdissante qui rend le parfum si mystérieux et abstrait sans note dominante. N°5 révolutionne l'alchimie des senteurs par la magie des aldéhydes, composantes de synthèse qu'utilise Ernest Beaux et qui exaltent les parfums. Les aldéhydes ont aussi la propriété de brouiller les pistes pour rendre le jus N° 5 encore plus mystérieux.



Le flacon représente également une véritable modernité pour l'époque. Coco choisit un flacon radical, orné d'une étiquette blanche et pourvu d'un capuchon à facettes. Il dénote par son minimalisme avec les flacons des années 1920. Le flacon est un simple flacon de laboratoire aujourd'hui gage de l'indémontable mais à l'époque ce dernier suscite les critiques. On dira de lui qu'il est « pur », « austère », « aussi dépouillé qu'une fiole ». Son bouchon taillé comme un diamant aurait été inspiré de la géométrie de la place Vendôme. Le flacon originel de 1921 s'adaptera de façon imperceptible à l'ère du temps tout en conservant son allure si caractéristique.

Pour continuer dans ce mystère et cette simplicité, le nom, N°5 s'assimile à un code, un numéro de matricule qui démode les appellations pompeuses des parfums de l'époque. On raconte que Coco Chanel a choisi « N°5 » parce qu'elle préféra le 5^{ème} échantillon présenté par Ernest Beaux. Elle pourrait aussi avoir choisi le 5, son chiffre magique.



« Austère » diront certain, « moderne » diront d'autres, ce qui est certain c'est que Chanel n°5 a traversé le temps sans vieillir. C'est d'ailleurs le parfum le plus vendu au monde et prisé des stars d'Hollywood. Le parfum entre dans la légende lorsqu'en 1952, à l'apogée de sa gloire Marilyn Monroe répond à un journaliste qui lui demande ce qu'elle porte pour dormir : « juste quelques gouttes de n°5 ». Il entre en 1959 au musée d'art moderne de New York et Andy Warhol lui consacre des sériographies. A la libération, les G.I's se pressent à la boutique Chanel rue Cambon. Les soldats américains tiennent à ramener des flacons de Chanel N°5 à leurs épouses et leurs fiancées.

Aujourd'hui encore, les femmes entretiennent une relation particulière avec le parfum. Chanel n°5 reste le parfum préféré des femmes bien qu'il date de près d'un demi-siècle. Ce parfum fait donc parti du quotidien des femmes d'hier et d'aujourd'hui. Ce parfum entre dans l'histoire et entre dans la culture française, celle de la parfumerie, du raffinement. Cette certaine idée de l'élégance à la française.

Estelle Komaniecki

4 retraitées, 3 chaises et une bouteille de vodka

Trois chaises en skaï orange disposées de part et d'autre sur un plateau noir et vide, éclairé par un néon puissant.

1 heure est passée.

Sont arrivées une table, une bouteille de vodka et quatre pièces d'identité, ainsi que quatre femmes habillées de noir, qui ne parleront plus parce qu'elles ont dit "non".

Le spectateur ressort du spectacle *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* [Nous partons pour ne plus vous donner de soucis], perturbé ou ébloui, dans tous les cas conscient de l'intensité de ce théâtre, écrit en italien par Antonio Tagliarini et Daria Deflorian, et tiré d'une image du roman *Le Justicier d'Athènes*, publié par Pétros Márkaris en 2011.

Au cœur de la crise économique grecque, on retrouve en effet mortes quatre retraitées. Elles se sont suicidées, laissant un billet, retranscrit dans le roman de Márkaris : "Nous avons compris que nous sommes un poids pour l'État, pour les médecins, et pour toute la société. Nous partons donc pour ne pas vous donner d'autres soucis".

Ce spectacle se donne alors pour but de restituer au théâtre l'image de ces quatre femmes, qui disent "non" à ce monde où elles ne sont plus considérées, presque oubliées, "non" finalement à la vie, à cette vie de misère à laquelle elles ne trouvent pas d'issue.

Étonnamment, ce ne sont pas quatre femmes que l'on retrouve sur scène mais deux, Anna Amadori et Daria Deflorian, accompagnées de deux hommes, Antonio Tagliarini et Valentino Villa.

Vêtus de leurs habits de ville, ils racontent et incarnent ce drame, à leur manière.

Et s'ils s'interrogent chacun différemment, ils se présentent ensemble devant le public, réunis par leur impuissance à représenter ces vies, à en restituer le trajet et surtout à trouver par le théâtre une réponse constructive à la question : Faut-il continuer à vivre quand la vie n'est plus vivable ?

Les acteurs, alors à la fois performeurs et figures, questionnent la marginalité de la misère et de la vieillesse, le sens de la vie et la finalité de la mort. Ces réflexions sont menées en continu par un spectacle qui a la capacité d'importer "une réalité particulièrement concrète et actuelle -la crise économique et ses conséquences- dans un espace théâtral abstrait (plateau quasi-nu, pratiquement pas de musique)", (*entretien avec Daria Deflorian et Antonio Tagliarini*), et qui touche profondément car il paraît s'ancrer dans une réalité et une vérité totales. Cette impression provient sûrement de la méthode de travail de ces quatre acteurs, dont l'improvisation est le fondement, puisqu'ils ne récitent jamais un texte qu'ils n'ont auparavant vécu et imaginé.

Ce spectacle est donc un cheminement qui permet de dévoiler les conditions de vie de ces quatre retraitées grecques, leurs contraintes et leurs limites, qui finalement ne sont pas des bornes puisqu'il est possible de les dépasser, dans la mort elle-même.

La mort, présente comme toile de fond durant tout le spectacle, est de plus incarnée par la couleur noire grâce à une mise en scène symbolique et épurée. Elle envahit progressivement tout l'espace, enveloppe les objets et les corps, et efface les différences. Les acteurs, se couvrant de vêtements noirs et de perruques féminines deviennent ainsi peu à peu les quatre femmes qui se sont suicidées, et qui ont rencontré la mort, puisqu'une fois vêtus entièrement de noir ils ne parlent plus.

Cette représentation où les acteurs partagent leur vie, ainsi que celle des quatre retraitées, avec le public, intègre donc pleinement et activement le spectateur. La situation incarnée le laisse réfléchir aux problèmes posés, et il peut tirer ses propres conclusions librement.

Ce "théâtre des figures, où tout le dicible et tout le visible sont absorbés par les corps des performeurs sur scène" est donc hautement recommandable, il m'a vraiment subjuguée.

Pauline Lebrun



Photo prise lors d'une représentation aux Ateliers Berthier, Théâtre de l'Odéon © Elisabeth Carecchio

Chronique d'un concert de sept étés

GY ! BE 17/08

Godspeed You ! Black Emperor est un groupe que j'ai découvert en 2012 dans un magazine musical italien, il y était décrit comme nonchalant et mystérieux. Ça m'a intrigué. Je me suis lancé dans leur dernier album à l'époque : *Allelujah ! don't bend ! ascend !* (2012) et l'écoute fut intéressante, mais depuis, je restais mitigé sur ce groupe : trop froid et lointain, j'avais du mal à le sentir mien.

Je rentre de vacances le 16 août 2016 avec une soif de concerts et de nuits parisiennes, le concert est programmé pour le jour suivant, j'y vais avec peu d'attentes et beaucoup d'appréhension, de peur que le spectacle soit ennuyeux et que je n'entre pas dans la musique. Il fait chaud, les individus regroupés devant le Trianon ont le flegme des vacanciers restés à Paris. Nous entrons et après une courte attente entre, un jeune homme recroquevillé sur sa guitare qui joue une musique planante, avec une technique proche du *frippertronics* (un système de bande passé en boucle créant une nappe sonore similaire à l'ambient.) La musique est d'abord plutôt paisible, c'est un fluide qui traverse l'espace et entre dans nos cerveaux. Puis, insensiblement, elle se fait grinçante, dissonante et rageuse, destructrice. Le volume monte, monte, puis laisse place au silence, l'homme dont j'ai découvert a posteriori le nom (*Kevin Doria*) repart. Entrée en matière très pertinente. Arrivent les GY ! BE.

Calmement, un par un, ils marchent jusqu'à leur place comme s'ils la choisissaient, et tout commence ; des images, des bribes de vidéos entrecoupées commencent à défiler. Ce sont des clichés de procès, d'archives, des photos de criminels, puis de paysages désolés, de constructions inachevées. Elles participent beaucoup à l'immersion. La musique naît tout d'abord comme une destruction. À l'inverse des notes joyeuses, évidentes et limpides dans la structure d'une jolie chanson, les compositions des GY ! BE semblent un négatif, une déconstruction, pas haineuse ni énermée, contemplative, consentante.

Peu à peu le magma sonore nous saisit, le concert semble donner lieu à une cérémonie religieuse. Les corps du public sont debout, respectueusement espacés, ils balancent, on peut en voir les contours. Ils sont frêles face à la musique qui les traverse, mais unis par elle, le temps se perd. Les musiciens sont placés en cercle sur la scène, la plupart assis, ils ne donnent pas l'impression de dominer la musique, mais plutôt de jouer à son service, tels des croyants dévoués. Tous les instruments se fondent dans un abysse qui mêle le grave au strident avec des guitares électriques, un violon et un violoncelle, deux batteries qui assurent le rythme et le dispersent en même temps. L'intensité de l'expérience me frappe. La musique devient forte, punk, épique. La puissance est profonde, substantielle, elle nous porte tous. Il n'y a pas de discontinuité dans la musique des GY ! BE.

C'est un long-métrage qui t'engage du début à la fin et te transporte à travers un véritable expérience humaine. Rarement un concert m'aura d'ailleurs paru

aussi proche d'une expérience cinématographique. Les corps s'animent, les guitares grondent, les batteries tambourinent, les violons dissonent et subliment. La musique des *GY ! BE* n'a rien de froid ni de nonchalant comme pourrait le supposer une écoute hâtive: elle est en fait chaude, accueillante et vraie car nous la vivons pleinement et pendant un instant, elle nous appartient. Je comprends au fur et à mesure de la prestation que la musique des *GY ! BE* est même joyeuse. Joyeuse parce qu'elle nous embrasse dans toute notre pesanteur de lourds êtres humains et nous sublime. Aux paysages détruits succèdent des photos abîmées de voyages, puis de bâtiments en construction, l'image s'éclaircit, et des clichés de manifestations sont montrés.

On se sent bien, pleins, la musique nous fait voler par-dessus terre avec ces ascensions colossales qui, une fois en haut, portées par les cordes, volent, virevoltent et ne tombent jamais, mais se dispersent et lancent des flèches dans nos esprits et dans nos corps. Les musiciens sont précis mais généreux, concentrés, pleins et modestes. La distance que l'on pouvait ressentir au début de la prestation est annihilée, on se sent proche d'eux, proche de ce rêve, de ces espoirs. C'est fini. Ils se lèvent et nous saluent sans dire mot, en souriant, on ne peut pas s'empêcher de les aimer. Un court rappel consacre un adieu joyeux et nostalgique, à l'image d'un train et d'un coucher de soleil.



Les *Godspeed You ! Black Emperor* sont une construction, longue, commune et gratifiante. C'est une musique d'action qui a gardé du punk sa force, sa puissance et a délaissé sa puérile provocation, qui s'est inspiré du rock progressif dans ses architectures gothiques qui font sentir que la musique est une *création*, au sens propre du terme, une œuvre faite, mais qui a abandonné son formalisme méprisant et ennuyeux. Ils ont pris de la musique classique cette communion réciproque des différents instruments et du public, et ont enlevé son côté poseur et artificiel. Les *GY ! BE* sont un projet vraiment abouti, qui prend tout son sens lors de spectacles qui sont un petit peu plus que des simples concerts. À écouter sans préconcepts et avec l'esprit ouvert.

Stefano Escudier

La sélection de la future employée de musée

*En attendant et espérant d'y travailler, je me contente pour l'instant de les visiter :
voici donc mon avis sur quelques expositions à l'affiche de musées parisiens !*



BAUHAUS (Musée des Arts Décoratifs)

jusqu'au 26.02.17

Je n'avais jamais entendu parlé de ce mouvement avant de visiter cette exposition. Si vous non plus, je vous explique en quelques mots : le Bauhaus est un institut d'arts décoratifs allemand et par extension un mouvement artistique qui date essentiellement des années trente (20^e siècle). L'idée est de réunir toutes les disciplines artistiques dans le même lieu afin d'unir leur travail pour aboutir à des œuvres communes sous l'égide du design et de l'architecture, cette dernière étant considérée comme l'art le plus transversal. « Le but final de toute activité plastique est la construction ». Le but est de faire des objets et des bâtiments fonctionnels, beaux et à bas coût. Cette volonté d'unité se traduit par la création d'une école où vit en communauté un grand nombre d'artistes, dont des figures d'avant-garde telles que Wassily Kandinsky ou Paul Klee. Mais cette utopie teintée de socialisme doit fermer en 1933 sous la pression du gouvernement nazi.

L'exposition commence avec les origines et les sources d'inspiration du mouvement puis présente chaque atelier afin de montrer la façon dont l'école était organisée, avant de terminer par les influences du Bauhaus dans l'art jusqu'à nos jours. L'exposition est très dense, peut-être trop à mon goût. Tout n'est pas très clair et l'abondance d'œuvres en rend la compréhension plus difficile et un peu confuse.



BEN (Musée Maillol)

jusqu'au 15.01.17

Exposition sur Ben Vautier, que l'on connaît tous pour ses célèbres phrases écrites en blanc sur fond noir (ses premières écritures datent de 1958). Pour Ben, l'art se vit, il ne se regarde pas, ce qui le pousse à pratiquer de nombreuses performances en faisant notamment participer le public. Il est également membre du mouvement Fluxus qui se définit comme un « non-mouvement », « anti-art ». Ben revendique un « art total », c'est-à-dire que tout est art, du plus simple *Geste* à n'importe quel objet : une fois qu'il a signé quelque chose, cette chose devient son œuvre. Il s'approprie ainsi le monde, de la lampe de chevet à l'équilibre.

Nouvel itinéraire d'exposition pour la renaissance du musée Maillol ! Le parcours permet une meilleure mise en valeur des œuvres et une meilleure compréhension du cheminement de l'exposition, bon point ! De plus, j'aime bousculer mes préjugés et cette exposition s'y est prêtée ! J'ai découvert un artiste dont le travail et la réflexion de fond sont plus profonds et plus intéressants qu'il n'y paraît, deuxième bon point ! Enfin, même si Ben nous dit « si tout est art, rentrez chez vous », je vous conseille d'aller voir cette expo pour découvrir le sacré personnage qui se cache derrière les couvertures d'agenda !

PEINTURE AMÉRICAINE DES ANNÉES 30 (Musée de l'Orangerie) ★★★★★

jusqu'au 30.01.17

Après le crash boursier de 1929 et la Grande Dépression, nombre d'américains ont perdu leur travail et leur foi dans le progrès de leur pays. Ils interrogent et doutent de leur identité. L'industrie et le commerce sont sévèrement touchés mais ils gardent espoir en l'industrie et l'agriculture, qui deviennent des symboles de renaissance dans de nombreux tableaux. Le thème de la ville-spectacle et du divertissement ou encore l'histoire américaine revisitée qui exalte leur glorieux passé permet au peuple d'oublier les difficultés de la crise. Mais l'angoisse de cette période troublée transparaît également au travers d'autoportraits sombres et de toiles dénonçant des problèmes sociaux comme le racisme envers les noirs.

C'est pendant ces années de retour aux origines et de modernisation que l'art américain tente de se définir. Vous découvrirez notamment des artistes comme Hooper, Georgia O'Keefe, Grant Wood...

J'ai particulièrement aimé cette exposition qui nous présente une période de la peinture américaine en la replaçant précisément et clairement dans son contexte historique, permettant une parfaite compréhension des enjeux de l'époque.

À voir absolument !

(PS : un conseil de gourmande : la pâtisserie/salon de thé Angelina rue de Rivoli n'est pas loin pour aller se remonter le moral en sortant de l'expo!)



REMBRANDT (Musée Jacquemart-André)

jusqu'au 23.01.17

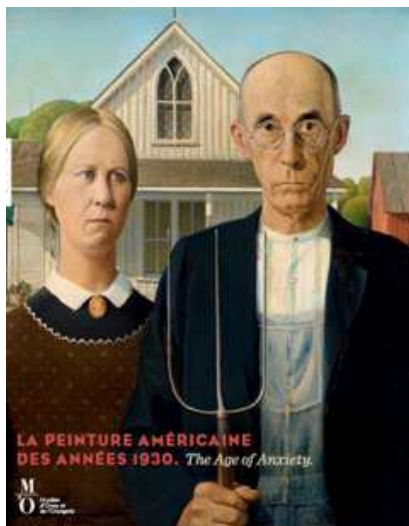
Comme toujours, rien à redire à cette superbe exposition du Musée Jacquemart-André.

Moi qui voyais Rembrandt comme un peintre sombre et triste, j'ai découvert des œuvres magnifiques, une technique absolument incroyable et un usage des couleurs extraordinaire !

Je vous conseille de regarder les petites vidéos à l'entrée de l'exposition qui nous montrent un aspect très positif du progrès technologique : vous découvrirez une technique impressionnante !

Je ne peux que vous recommander cette exposition qui a pour cadre un très bel hôtel particulier à visiter absolument, sans oublier la boutique pleine d'objets charmants, et bien sûr le café qui crée une salade spéciale pour chaque exposition.

Mathilde de Woillemont



Participants

Rédactrice en chef et directrice de publication : Margo Beffa

Rédacteurs : Juliette, Estelle Komaniecki, Mathilde de Woillemont, Ysé Sarazin, Pauline Lebrun, Paloma Péligny, Stefano Escudier

Relecture : Nina Toledano

Mise en page : Ysé Sarazin

Remerciements

Nous tenons à remercier Mme Breyton, M. Bonetto-Boisard, Mme Giovachini, Mme Besnard, Mme Prieur, les documentalistes, la reprographie ainsi que le CVL

Contacts

Adresse du journal : tfoth.h4@gmail.com

Facebook, page du journal : The Fool On The Hill

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose
Avec des coussins bleus.
Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose
Dans chaque coin moelleux.
Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace,
Grimacer les ombres des soirs,
Ces monstruosités hargneuses, populace
De démons noirs et de loups noirs.
Puis tu te sentiras la joue égratignée...
Un petit baiser, comme une folle araignée,
Te courra par le cou...
Et tu me diras : « Cherche ! » en inclinant la tête,
– Et nous prendrons du temps à trouver cette bête
– Qui voyage beaucoup...

Arthur Rimbaud
En wagon, le 7 octobre 1870